

Tous les personnages sont vivants, animés. La perfidie de madame Soravel amène Blanche en Italie, dans le but de l'éloigner de celui qu'elle aime. La belle-mère s'est fait suivre de son frère, Philippe d'Huctand, à qui son ambition destine Blanche. La pauvre exilée, dans son triste isolement, n'a d'autre consolation que de s'entretenir par la pensée avec les personnes qui lui sont chères. Laissons parler Blanche elle-même :

« Il n'y a donc plus personne au monde qui m'aime ; ma tante et Hélène m'abandonnent ! Pas une lettre, pas une ligne d'elles depuis ce douloureux départ !... Moi qui vous faisais lire à livre ouvert dans mon cœur, mes amis bien-aimés, voici que j'en suis arrivée à ne plus oser vous dire que je souffre, de crainte de vous faire trop souffrir ! C'est affreux à madame Soravel de profiter de son influence sur mon père pour me réduire à ce nouveau martyre ! Et son lâche frère ! Cet homme me fait horreur. Mon Dieu ! mon Dieu ! que le temps est lourd ! que les heures sont longues ! Comme je redoute chaque soir de voir venir le lendemain ! et le matin reparu, comme j'aspire au soir ! Quel pêle-mêle d'arrivées et de départs, quel chaos que ce voyage ! Je ne sais rien des longues routes parcourues, des grandes villes visitées, sinon que j'y ai vu partout comme des fantômes acharnés à me poursuivre, cette odieuse femme et son frère. Comme ils triomphent de mon supplice ! Plus je souffre, plus ils paraissent heureux. Qu'attendent-ils de moi, de mon père ? — Oh ! s'ils parvenaient à le vaincre, je trouverais en moi une énergie suprême ! »

Il eut été difficile de prêter à la douleur solitaire un langage à la fois plus naturel et plus expressif.

Et quel charme aussi dans ce voyage que Mlle Bader nous fait faire à travers les riantes plaines de l'Italie ! Avec quel art elle sait étaler à nos yeux toutes les splendeurs de cette noble contrée ! Mais rien n'égale la description de Venise, description taillée, on peut le dire, dans le bloc, et dont le lecteur appréciera lui-même toute la richesse :

« ... A la pointe du promontoire, que le Canal-Grande, et le canal de la Giudecca « étreignent d'une ceinture de flots, voici la Dogana (douane de mer), placée aux avant-postes de Venise, comme le sanctuaire de son industrie et de sa grandeur. Les colonnes de marbre, la tour carrée qui la surmonte, le globe du monde qui le domine, soutenu par deux atlas ; la statue ailée de la victoire qui plane dans les airs, tout donne à ce monument un caractère plein de noblesse et de charme. « Rome en eût fait un temple, Venise y a poétisé l'industrie, divinité des nouveaux âges. Plus loin, la gondole traîne les marbres de la basilique Salute, l'église de marbre à la double capote ; « aux pieds qui plongent dans l'onde ; aux murs « étreints par les flots. Elle nage comme un cygne « noir entre cette double file de palais, muets, « imposants, sur lesquels l'eau murmure et « pleure éternellement. Elle pénètre et s'enfoncé « dans ce dédale d'étroits canaux, resserrés « entre des murs verdâtres, vers lesquels s'inclinent les algues marines et que les mousses « revêtent d'un tapis velouté.

« A l'angle de ces canaux, tout-à-coup dans le silence part un cri guttural, insolite, auquel « répond un cri aussi sombre aussi morne. « C'est le signal des gondoliers, c'est leur cri de « garde. Ces vieilles murailles s'en ébranlent — « leur écho le prolonge. — Il semble que ces « pierres parlent, que du sein des profondeurs « des voix sépulcrales menacent. Le bruit meurt. « On n'entend plus que le battement isochrone « des rames. Et chacune des gondoles poursuit « son liquide chemin.

« Partout de l'eau, toujours de l'eau, toujours « le silence, le mystère. On en est pénétré. Il « semble que l'on fasse un pèlerinage sacré dans « un monde qu'habitent des ombres. Autour de « vous tout est grandeur, magnificence, majesté ! « En vous, tout est surprise, recueillement, émo- « tion ! On regarde avec respect. La voix n'ose « arriver aux lèvres. On parle bas. Le ciel étend « sur vos ses dômes azurés, rayonnants, sans « nuages. Les eaux vous balançaient sur leur mobile « sein. Dans leurs bruissements se mêlent des

« caresses et des larmes. Ah ! cette noble et « mélancolique Venise, éloignée des bruits et de « l'agitation fébrile du monde ; enfermant avec « elle dans sa placide et éternelle solitude ses « enfants, dont la nature intelligente et distin- « guée, est aussi sémiante, douce et sympathi- « que, qu'elle est bien la réalisation des plus « brillantes aspirations de la fantaisie : l'action « dans le repos — la vie dans la mort... le rêve « accompli de l'art et de la poésie... »

Ces pages ne vous rappellent-elles pas involontairement celles d'un illustre prosaïste, l'auteur d'*Aschéras*, qui lui aussi a décrit Venise ? Il n'est pas difficile, sans doute, de reconnaître la différence des pincesaux ; mais on peut dire, sans ombre de galanterie, que les deux tableaux se valent.

A côté de ces panoramas féériques on remarque certaines naïvetés féminines, capables d'ébranler le cœur le plus endurci. Ce sont, pour ainsi dire, des perles sur un lingot d'or.

Le tout parfumé de suavité, d'élégance, de tendresse. Le vieux Diderot aurait dit, dans son beau langage, à l'auteur : « Vous avez trempé votre plume dans l'arc-en-ciel. » Mlle Bader a mis dans son livre une partie de son âme. Elle a dû mouiller son papier de ses larmes.

Nous nous permettrons cependant un léger reproche : il y a dans ce roman certains morceaux d'une teinte un peu trop spiritualiste. Nous ne doutons pas cependant que, femme de progrès, Mlle Bader n'appartienne de cœur à la philosophie nouvelle. Son erreur n'est donc qu'une erreur de fait. Elle aura peut-être, séparant un peu trop le Vrai du Beau, vu moins de poésie dans les idées qui se font jours sous le patronage de la science, que dans celles qui ont jusqu'à présent bercé l'humanité ; et, sous cette fâcheuse impression, elle aura oublié que les fictions spiritualistes des poètes ont été de tout temps un des principaux aliments de la superstition.

A part cette inadvertence, *Blanche Soravel*, nous osons le dire, est une des plus heureuses conceptions de ces dernières années.

C'est un met fin, délicat, exquis, qu'on doit manger avec de petites cuillères en vermeil.

Nous venons, cher lecteur, d'y goûter un peu. Plus tard, si les loisirs de la prison nous le permettent, nous ferons avec l'auteur plus ample connaissance dans le volume de poésies intitulé : IDÉAL ET RÉALITÉ, — excellente acquisition d'Annot, éditeur, 8, rue de la Paix.

REVUE POPULAIRE DE PARIS (1). — Depuis quelques années Mlle Louise Bader dirige aussi avec le docteur Bader, son père, la *Revue Populaire de Paris*. Cet intéressant recueil compte parmi ses rédacteurs des talents vraiment distingués. Il est tout entier dévoué à la cause du progrès. Mlle Louise Bader, avec cette ardente initiative qui la caractérise, a su réunir dans sa *Revue* tous les charmes à la fois, en en faisant le rendez-vous commun de la *Science*, de la *Philosophie*, et des *Arts*. Cest trois grandes choses que on ne peut mieux représentées par Gustave Flourens, Frédéric Damé, le docteur Bader, M^{me} Marie-Virginie-Ménier, et la directrice elle-même.

Dans un but de vulgarisation, Mlle Bader a su, par la modicité du prix de l'abonnement, mettre la *Revue Populaire* à la portée de tous ceux qui désirent agrandir le cercle de leurs connaissances.

OCTAVE PÉLERIN.

LES CORBEAUX

Ce soir j'étais à ma fenêtre,
Pensant à ceux qui ne sont plus,
Quand tout à coup sur un vieux hêtre
Les corbeaux se sont abattus ;
Leur troupe affreuse dégringole
Des hauteurs dans nos frais sentiers...
— Voyez le noir corbeau qui vole,
Cachez vos rouges tabliers...

(1) 18, rue du Pré-aux-Clercs. — Paris, un an 6 francs ; département, 7 franc.

Longtemps ils sont restés fidèles,
Puis, comme un groupe horrible à voir,
Ils sont partis à tire d'ailes,
Traçant dans l'air un sillon noir,
Et leurs cris étaient le symbole
Triste et sombre des meurtriers.
— Voyez le noir corbeau qui vole,
Cachez vos rouges tabliers...

Il faisait beau dans la vallée,
Le soleil couchant éclairait
Encor la mesure isolée,
Et se perdait dans la forêt.
Je ne sais ce qui me désole,
Mais j'ai des frissons singuliers.
— Voyez le noir corbeau qui vole,
Cachez vos rouges tabliers...

Il me sembla que la nature
Avait pris le deuil avec eux ;
Qu'en s'approchant de ma mesure
Ils avaient dispersés les bœufs.
Je me sentais en humeur folle
En parcourant les coudriers.
— Voyez le noir corbeau qui vole,
Cachez vos rouges tabliers...

J'allais céder à leur empire,
Même aujourd'hui je désirais
Chanter des exploits sur ma lyre,
Je me sentais en verve... mais
Le vent me coupe la parole
En courbant les grands peupliers.
— Voyez le noir corbeau qui vole,
Cachez vos rouges tabliers...

JEHAN FROLLO.

CHOSSES TRÈS-DROLES

Je demande, en reprenant la plume, à verser un pleur — personnel — sur le triste sort du *Vengeur*...

On n'en a fait qu'une bouchée... Haou...
Un de plus à la mer, mais qu'importe !
Pour le quart-d'heure (un quart-d'heure de Rabelais), laissons ces idées noires — rouges, si vous y tenez — et tâchons de caractériser.

A tout seigneur tout honneur.
Ce sont les bouchers qui ne sont pas contents : Les os — vulgo : réjouissances — distribués par eux si gracieusement, et considérés jusqu'ici comme l'élément indispensable d'un bon pot-au-feu, sont désormais reconnus une superfluité.

Voilà qui est convenu : plus de réjouissances... jusqu'au 14 août.

On lit à cette quatrième page du *Salut Public* — journal très-lu, chacun le sait — on lit, dis-je, cette curieuse annonce :

FOURVIÈRES
A LOUER DE SUITE.

Trouvera-t-on un locataire convenable ?
Là est la question !

Les assignations pleuvent de tous côtés, notre ami Guillot sera peut-être poursuivi à son tour, pour avoir poussé, nous a-t-on dit, à la haine et au mépris des reposoirs les uns contre les autres.

La petite presse, de par la loi, ne doit s'occuper que d'art et de littérature.
Pour cela j'avais résolu de vous parler aujourd'hui

d'hui du portrait de l'empereur, exposé sous les galeries du Grand-Imperial.

Mais je me suis aperçu que ce n'était pas de l'art.

A d'autres...

L'Avant-Garde avait annoncé un numéro exceptionnel, dont le produit devait être employé à payer les amendes encourues par feu le *Vengeur*.

Le parquet ayant eu l'obligeance de nous avertir que nous n'étions pas dans notre droit... la rédaction consultée... Nous avons décidé que, si ce numéro se fait, le produit sera affecté à la confection d'une paire de zouaves — le plus pontificaux qu'il nous sera possible — et que nous dirigerons sur Rome, avec la marque de fabrique.

Vallée imprime à Paris trente-sept feuilles, tant politiques que littéraires, qui ajoutées les unes aux autres, donnent une longueur de plusieurs kilomètres.

Or, expérience faite, il a été reconnu qu'un être humain, dans toute sa journée ne peut lire que 20 mètres de journaux — et encore — faut-il que cet être soit à l'abri de toute applexie foudroyante ou autre.

Donc ?
Comment M Vallée — responsable aux yeux de la loi — fait-il pour lire ses trente-sept journaux ?
Mystère et assignation !

Notre malheureux confrère, Adrien Duvand n'a réellement pas de chance. Pour la première fois que son nom pénètre dans la capitale, il est dénaturé de la plus déplorable façon : Tous les journaux s'occupent à l'envie du procès intenté à M. Adrien Duvand !

Avaler le bouillon administratif, soit, mais passer pour l'inventeur du système !... Ah !...

C'est comme notre ancien collaborateur, Denis Brack qui est très-populaire à Paris, sous le nom de *Devis Bruck* que lui a donné le *Rappel*.

Un journal — un journal à qui tout est permis — publiait l'autre jour un fait divers dont le titre : *Un revenant*, m'attira. — Je crus qu'il s'agissait de Raspail...

Mais point. Il était question d'un hôtel de Manchester, qui paraît hanté, depuis quelque temps, par des esprits. Chaque nuit, les sonnettes sont mises en mouvement et produisent un carillon fantastique, en même temps que des apparitions sont signalées.

Comment, en l'an d'élection 1869, peut-on s'occuper de pareilles fadaïses, et les débiter sérieusement.

CHICOT.

REVUE ANECDOTIQUE

On dit que le meilleur moyen de se bien porter est d'être toujours gai.

On trouvera donc naturel que j'emprunte à un journal de médecine, la *Santé*, l'éclat de rire qu'on va lire :

Un étudiant, domicilié sur la montagne Sainte-Geneviève, tombe malade. Il écrit à son papa que le médecin lui a ordonné des bains tous les deux jours, et finit sa lettre en priant son père de venir le voir. Le télégramme suivant lui arrive en même temps que sa baignoire :
— Mon fils, je serai chez toi mardi. Garde-moi l'eau !...

Un joli mot de Bébé réédité par le *Figaro Suisse*.

— Pourquoi, mamam, me dis-tu toujours de remercier le bon Dieu pour le pain qu'il nous donne, puisque c'est le boulanger qui te le vend.

Définition fantaisiste de la Morgue :
Le Conservatoire des noyés.
ALBERT DUXOIS.

ECHOS DE GOULISSSES

On va reprendre le *Courrier de Lyon*, au théâtre des Célestins. Ce sera Lebrun qui jouera le rôle de Chopard, l'immortelle création de Paulin Ménier.

La pièce aura son succès habituel, on ne peut pas en douter, mais le succès serait énorme si M. d'Herblay engageait pour vingt représentations consécutives tous ces bon rédacteurs du *Courrier de Lyon*, le bon journal de M. Jouve.

Naturellement le petit Poney aurait un rôle dans la pièce ; il manie si bien le pistolet et l'épée, sa place est là toute marquée, il jouerait Chopard. Un allemand dirait : il *chouerait Jobard*. Il y a cent mille francs dans cette idée. Avis à vous M. d'Herblay.

Après les représentations de M. Berthelier, nous aurons celles de M. Febvre, sociétaire de la Comédie Française, qui viendra jouer à Lyon, *Julie*, le nouveau drame de M. Octave Feuillet. Voilà une nouvelle qui sera délectable à quelqu'un.

Pourquoi M. Belliard ne joue-t-il plus *Gringoire* ? J'espère bien que ce n'est pas parce que M. Coquehin l'a joué à Lyon. En tout cas, nous avons dit notre avis là dessus.

On prête à M. d'Herblay l'intention de laisser complètement l'opéra et l'opéra-comique de côté, et de se donner tout entier à la féerie. On les portes du grand imperial rouvriraient en septembre par la *Chatte blanche*.

Pourquoi M. dira-t-on, M. d'Herblay, a-t-il engagé M. Dulaurens ?

M. Dulaurens fera sa rentrée dans le rôle du *prince Chéri*, une création remarquable de Lebel.

M. d'Herblay ne montera décidément pas *Patrie*, une pièce avec laquelle il ferait sûrement de l'argent.

Prenez garde, il va la monter si vous le prenez par son faible.

Il paraît que nous allons annoncer prochainement aux lecteurs de l'Avant-Garde une nouvelle théâtrale à grand orchestre. Surprise !...

Le bruit court que l'empereur est sur le point de tirer un grand drame historique et à spectacle de son roman feuilleton, intitulé : la *Vie de César*.

C'est M. Boulet le nouveau directeur de la Gaité, qui aurait demandé au souverain l'honneur de représenter cette œuvre.

L'empereur aura, dit-on, pour collaborateur dans ce gigantesque travail, Monsieur Duruy ou M. d'Ennery, l'un ou l'autre, sans garantie du gouvernement.

Un jeune auteur va faire jouer à Paris une pièce intitulée : *Les Grues* (rien des oiseaux de ce nom). Les actrices se trouveront pour cette fois bien dans leurs rôles.

E. N.

Le *Petit Moniteur universel* qu'il ne faut pas confondre avec le *Journal officiel* commencera lundi

LES CANUTS DE LYON

Nous informons nos lecteurs que nous avons assigné M. Aimé Vingtrinier par devant la Police correctionnelle de Lyon, pour diffamation et calomnie.

J.-N. C.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEYVAIS & BOURGON, rue Mercière, 99.

Feuilleton de l'Avant-Garde.

CAUSERIE THÉÂTRALE

Les débuts se sont terminés par la réception de Mlle Louise Cottin, dans un rôle de coquette, alors qu'elle est engagée comme première amoureuse. Si la nouvelle pensionnaire de M. d'Herblay n'a pas un talent bien prononcé au moins il faut reconnaître que le parler, cette fois, n'aura pas à s'étonner quand il entendra le jeune premier lui soupirer : je t'aime. Mlle Cottin est, en effet, une fort jolie personne, blonde comme Eve, des yeux bleus très-expressifs, de la grâce et de la tenue en scène. Ce sont les seules qualités que je puisse lui reconnaître jusqu'à présent, mais elle ne m'en voudra pas quand elle saura que je suis tout disposé à lui en trouver d'autres. Il serait à désirer pourtant qu'elle ne sortit pas, ou plutôt qu'on ne la sortit pas de son emploi. C'est un reproche à adresser à la direction, qui abuse souvent de la bonne volonté des artistes. Ainsi, Mlle Ricquier n'avait pas plutôt terminé ses débuts que déjà elle jouait des rôles tout-à-fait en

dehors des *ingénuités*. Cela vient de ce que les seconds rôles sont insuffisamment tenus, et M. d'Herblay le sait bien, puisqu'il ne les fait pas débiter. Mais alors pourquoi leur accordera-t-il l'honneur d'une rentrée.

Ainsi, pourquoi M. Chevalier, qui n'a jamais fait, que je sache, le plus petit début sur notre scène, rentre-t-il chaque année, à la grande joie de la *claque* et au grand désappointement du vrai public. Je veux bien admettre que M. Chevalier soit un artiste zélé, mais il faudrait au moins justifier ce zèle. Toutefois l'administration me semble avoir pris à l'égard de ce dernier une sage mesure dont on ne peut que l'approuver ; reconnaissant enfin son insuffisance dans les rôles d'amoureux, elle l'essaye aujourd'hui dans les huitièmes comiques. Je ne sais si c'est pour lui faire jouer le rôle de Lesurques qu'on remonte le *Courrier de Lyon*, mais il est probable que l'administration, après l'avoir soumis de la sorte à toutes ces épreuves successives, finira par reconnaître que cet artiste est absolument impossible dans toutes sortes de rôles, et le rendra à la vie privée, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Pourquoi Mlle Mayeri, qui entre parenthèses a de bien belles toilettes, n'a-t-elle pas fait les trois débuts réglementaires ? Engagée comme coquette, elle est appelée à remplir des rôles assez importants pour que le public ait eu à se prononcer sur son talent, si talent il y a, et cela eût été

d'autant plus utile que Mme Meyer n'avait pas, il m'en souvient bien, échappé à cette loi, dure, mais nécessaire. Il est vrai que M. d'Herblay, alors au début de son administration, interrogeait l'horizon d'un œil avide et inquiet. J'aurais à faire la même remarque sur M. Jules Cazaubon et sur d'autres encore ; je m'arrête, tout en étant bien persuadé que M. d'Herblay conviendra avec moi qu'il est illogique de faire rentrer des artistes qui n'ont jamais débuté. Cependant, je ne puis résister au désir de chicaner notre directeur sur un point qui m'a semblé toujours obscur. Je veux parler de l'engagement de M. Luco. Depuis trois ans que cet artiste fait partie de notre troupe des Célestins, il a toujours été en continuel progrès. La direction elle-même s'en est si bien aperçue, que, dès la première année, elle lui confiait des rôles de premier comique, et le public sanctionnait ce choix par ses applaudissements. Et pourtant M. Luco figure toujours comme second comique sur le tableau de troupe. Qui m'expliquera cette bizarrerie ? Ou M. Luco est un artiste ordinaire, et il faut le laisser dans l'emploi pour lequel il est engagé, ou il a du talent, et il en a, et il faut reconnaître ce talent en l'engageant comme premier comique, en remplacement de notre bon et regretté Lamy. Ce ne sera du reste que justice à lui rendre, et cela ne nuira en rien à M. Homerville ; ce dernier fait chaque jour des progrès très-sensibles, je me plains à le reconnaître, mais son emploi se rapproche plutôt

des comiques marqués financiers, emploi qui, autrefois très-bien tenu à Lyon par l'excellent Bardou, n'a pas été remplacé depuis le départ de M. Dutasta. M. d'Herblay sait toutes ces choses-là aussi bien que moi, j'ai tenu pourtant à les lui rappeler.

Depuis quelques jours, Berthelier, le joyeux comique, le gai chanteur des *Bouffes-Parisiens*, est à Lyon, et il a déjà donné aux Célestins plusieurs représentations auxquelles le public est accouru en foule. Je n'essayerai pas ici de tracer la biographie de M. Berthelier, on l'a faite sur tous les tons ; tout le monde sait que cet artiste, parti de Panissière, où il est né et conquis rapidement, par son talent aussi fin qu'original, une des premières places parmi les artistes parisiens. Il excelle surtout dans la chansonnette, et il nous a apporté, avec ses nouvelles créations dans l'opéra-bouffe, quelques-unes des joyeuses chansons dont il enrichit chaque jour son répertoire. Sa majesté Cacatois XXII est descendu de son trône pour entonner gaiement *l'Invalide à la tête de bois* ou bien *Vive messieur l'empereur*, où il est surtout désopilant. Nous l'avons vu aussi, toujours le même, c'est-à-dire grand artiste, dans les transformations de la *Vie parisienne*, remontée express pour lui. Le major, le bottier, le Brésilien, tous ces types, il les a renouvelés. Berthelier va jouer bientôt le *Canard à trois becs*, une charmante partition d'Emile Jonas ; voilà de bonnes soirées

pour les Lyonnais, et de bonnes recettes pour M. d'Herblay.

A propos de cette reprise de la *Vie parisienne*, pour laquelle M. d'Herblay avait fait dresser un décor neuf (je veux parler des quelques wagons qu'on aperçoit au fond de la scène), et qui n'a pas mal marché (sauf M. Benoit, bien excusable ce jour-là), on avait engagé une jeune élève de M. Holtzem, Mlle Verger, qu'il nous avait déjà été donné d'entendre, il y a quelques mois, au théâtre des Variétés. Cette jeune artiste a vu tout d'abord ses moyens paralysés en paraissant pour la première fois devant ce terrible public. Aussi n'a-t-elle pu donner qu'une faible idée de son talent. Sa voix, complètement voilée par l'émotion, n'a pu se faire jour qu'à de rares intervalles ; néanmoins elle nous a paru douée d'une voix très-étendue, et qui paraîtra plus agréable quand l'émotion des débuts aura disparu. Aussi, sommes-nous bien persuadés qu'à une seconde représentation, le public qui aime les jeunes, quand ces jeunes ne sont pas tout-à-fait des élèves, n'ayant plus à faire taire les maladroits amis, secondera-t-il par des applaudissements les efforts de la jeune débutante. Néanmoins, si cette épreuve est manquée, nous ne la comptons pas, nous en rejeterons toute la faute sur la direction et nous attendrons Mlle Verger dans l'opéra-comique, où elle remplacera très-avantageusement, nous en sommes sûrs, Mlle Vigourel.

ÉDOUARD NOËL.